

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 10 (1872)
Heft: 2

Artikel: Lé z'or dé Berna
Autor: L.C.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-181754>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 24.10.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

il le trouva à califourchon sur les clôtures de son château, donnant de l'éperon contre la muraille. Le messager comprit qu'il voulait ainsi lui faire entendre qu'il n'avait pas de quoi s'acheter une monture, et, en ayant instruit le roi, il lui fit envoyer un cheval de guerre et de l'argent pour se mettre en campagne.

Peu à peu tous ces seigneurs indépendants dont les châteaux couvraient le sol de la Suisse, voyant qu'ils ne pouvaient s'opposer à la puissance toujours croissante des villes, firent alliance de *combourgeoisie* avec elles et prirent part aux affaires publiques. Les jeunes nobles, animés de l'esprit chevaleresque, allaient apprendre le métier des armes dans les pays étrangers, et revenaient employer leur expérience à la défense de leur patrie. Mais ils rapportaient avec eux le luxe et les mœurs déréglées des camps qui menaçaient d'envahir tout le pays.

Cependant on éloigna ce danger en établissant des lois somptuaires sévères et de grosses amendes pour ceux qui y contreviendraient; aussi, après la défaite de Charles de Bourgogne, les Suisses connaissaient encore si peu la valeur de tous les trésors trouvés dans son camp qu'il y en eut qui vendirent grande quantité de plats et de tasses d'argent pour une minime valeur, croyant que ces objets étaient en étain. Son gros diamant, qui était un des plus gros de la chrétienté, où pendait une grosse perle, fut trouvé par un Suisse qui le remit en son étui, le jeta sous un chariot et vint le reprendre plus tard. Il l'offrit à un prêtre pour un florin. Celui-là l'envoya à leurs seigneurs, qui lui en donnèrent 3 fr.

Mais ces *pauvres gens de Suisse*, subitement enrichis par les victoires de Grandson et de Morat, séduits par les libéralités de Louis XI, n'apprirent que trop tôt à connaître la valeur de l'argent.

Chacun de leurs ambassadeurs eut grands dons de lui; il les renvoyait bourse pleine et revêtus de draps de soie. — D'autres princes se disputèrent à prix d'argent l'appui des Suisses, qui, oubliant leur antique gloire, éblouis du profit qu'ils pouvaient tirer de leur valeur, ne firent plus qu'un honteux trafic de leur sang.

Lorsque le butin conquis sur les Bourguignons eut été partagé, le pâtre, l'artisan, si subitement enrichis, fiers de leurs hauts faits d'armes, se prirent à dédaigner le travail; vêtus de pourpoints de soie garnis de boutons d'argent et tout bariolés de rubans; les cheveux frisés, un feutre surmonté d'une plume d'autruche posé fièrement sur l'oreille, de longs éperons espagnols à leurs bottes, et toujours armés jusqu'aux dents, ils encombraient nuit et jour les tavernes, ne songeant qu'à boire, à jouer aux cartes, aux dés, et à dépenser leur argent dans de joyeuses orgies, en attendant qu'une nouvelle guerre vint leur procurer de nouvelles richesses.

Les Suisses trouvèrent dans le camp des Bourguignons deux cents courtisanes et joyeuses donzelles qui restèrent en assez grand nombre auprès des vainqueurs. Leurs petites pantoufles rouges, leurs ceintures richement brodées ne furent que trop admirées par les sages ménagères suisses, et toutes, jusqu'à la plus pauvre bourgeoise, voulurent s'attifer à la façon de ces belles étrangères. Il n'y eut pas jusqu'aux nonnes qui ne se missent à raccourcir le bas de leur robe et à rejeter en arrière leur capuchon.

Le luxe s'introduisit dans les habitations; elles se garnirent de meubles précieux, de riches tentures; les fenêtres étroites furent élargies et les vitraux colorés remplacèrent le parchemin huilé. Tandis que les hommes désertaient le logis pour la taverne, les femmes, au lieu de soigner leur ménage, s'en allaient les unes chez les autres jouer à l'*empereur*, jeu de cartes fort en vogue à cette époque, ou bien elles couraient à la danse; encore n'était-ce plus ces pas lents et mesurés qu'exécutaient gravement leurs pères, mais une façon de danser si frénétique qu'on se jetait pêle-mêle les uns sur les autres sans aucune retenue.

Cependant tous ces gens de métier qui, depuis la guerre de Bourgogne, vivaient dans le désœuvrement, eurent bientôt dissipé ce qu'ils possédaient et se virent réduits au plus piteux état. Au milieu du rigoureux hiver de 1477, ils erraient par bandes sur les grands chemins, tête nue, sans

souliers, couverts de quelques haillons de soie, derniers restes de leur ancienne splendeur. Deux mille d'entr'eux se réunirent à Zug et formèrent le projet de parcourir, sous les armes, la Suisse, en mettant à contribution villes et villages. Pour cacher leur dessein, ils se déclarèrent grands redresseurs de torts, se plaignant de leurs magistrats qui avaient, disaient-ils, retiré tous les bénéfices de la guerre et s'étaient laissés corrompre par les Genevois pour ne point réclamer d'eux la rançon qu'ils s'étaient engagés à payer pour se racheter du pillage dans les guerres de Bourgogne. Ils voulaient punir ces tyrans avarés et contraindre les Genevois à exécuter le traité.

Les aventuriers se mirent en route sur Berthoud, enseignes déployées; un verrat y était représenté brandissant une massue, témoignage énergique des excès qu'ils espéraient commettre.

Le sénat de Berne mit 3000 hommes sur pied, et engagea les bandits à se disperser. Ceux-ci répondirent: « Nous sommes des *compagnons de joyeuse vie*, qui demandent seulement à traverser le pays sans faire de mal. »

Arrivés devant Berne le même soir, ils en trouvèrent les portes fermées. Le sénat, touché de leur dénûment, les laissa entrer et leur fit distribuer des vivres. Les bourgeois, à qui la vue du redoutable verrat avait causé quelque appréhension, firent si belle contenance sous les armes, que les *compagnons de joyeuse vie* quittèrent sans bruit la ville le lendemain au point du jour.

A leur approche, les Genevois leur envoyèrent une députation qui les supplia d'avoir égard à leur pauvreté et d'accorder un délai pour le paiement de la rançon. Mais les *compagnons de joyeuse vie* furent inexorables et continuèrent d'avancer en menaçant de sac et de carnage si la somme convenue de 6000 florins n'était pas aussitôt remise aux cantons.

L'épouvante se répandit dans Genève; on imposa les bourgeois, on fondit les bagues, les joyaux, les calices, et ce ne fut qu'à grand'peine qu'on parvint à payer.

Les *compagnons de joyeuse vie* firent ensuite une nouvelle tentative contre Berne, mais reçus comme la première fois, sous les armes, ils traversèrent la ville sans s'arrêter, et se dispersèrent par petites bandes qui commirent tant de vols et de brigandages que les cantons se décidèrent à sévir contre eux vigoureusement. On en fit périr plus de 1500 par l'épée, la roue et la corde. Ceux qui échappèrent à la mort s'enfuirent dans les pays étrangers.

Lé z'or dé Berna.

L'étaï quoquié dzo dévânt lo boun-an. Ein saillécin dé la boutequa à Monsu Dzovet, iè voliu passâ pai cllia novalla tzerraire que l'ant paici por arrevâ in Pépinet.

Lai a lè on martchand que débité totés sortés dé békietés plliemâiés, d'ai z'ouïés, dai dzeneliés, dai pâos, dai pindzons, que sei-io onco mé? Cè dzo lai avai assebin au moué dé pessons dé la metsance, mâ n'étiens pas onco râccliâs.

Défrou dé la boutequa, su onna pougna dé paille, lo martchand avai étaï dai grossés bités tiâiés : onna tchivra sauvadze et doù sainlias.

Dion que lo mor dé sainliâ l'est on crâno bocon à medzi, et quand bin cin n'étaï pas po mon nâ, m'a su bon dé lè tatâ à me n'aise.

Ein mimo teimps qué mé, on Dzorattai vouativé lè sainlias. Lo veyo adi avoué onna casaqua couleu nillon et on écourdja déso son brè.

Viré, torné, passé la man à revertson din lé pais de l'etsena dai sainlias et dese dincé :

S'ébahia quinné bités l'est cin? Lé pais sont pllié grands que clliaux dai caïons; ne sont pas fressis

coumin eliaux dai vès, craïo ma fai bin que l'est dai z'or!

Voliai-vo frémâ que l'ant tiâ lé z'or dé Berna ?

Quand lé z'è vus l'an passâ din la foussa, ien avai on gros et on petit, on nai et on fâlo, vo pouaidé comptâ que l'est cin : t'inlevai-pi po dai z'allemands !

L'avion einvia dé no fèrè remouâ la fam à l'âo pourro, et quand l'ant vu que cin l'âo fouainnavé, l'ant vindu lé z'or po sé fèrè de l'ardzin po lo boun-an : t'inlevai-pi po dai z'allemands !

L. C.

La première séance de M. W. Reymond, sur l'*Histoire de l'Art*, a eu lieu jeudi.

Nous ne la considérons que comme une introduction au cours qui commencera réellement mardi prochain, à trois heures. Cependant cette première séance a offert le plus grand intérêt, et les auditeurs en ont remporté la meilleure impression. Tout est instructif dans les entretiens du professeur ; point de digressions oiseuses, point de détails inutiles ; mais des définitions savantes, clairement exposées et appuyées de nombreux exemples et d'observations qui révèlent une connaissance complète et approfondie du sujet. Nous pouvons donc espérer que les prochaines séances nous procureront de véritables jouissances artistiques.

M. Reymond s'exprime avec beaucoup d'élégance et de facilité, et il a, en outre, dans sa manière de dire quelque chose d'affectueux, de familier qui éloigne toute affectation. Non, M. Reymond ne pose pas ; il se sent chez lui, au milieu de ses amis et de ses compatriotes qui, nous l'espérons, seront encore plus nombreux à la séance de mardi prochain.

Voici des données très précises indiquant les époques où ont sévi les froids les plus rigoureux depuis le XVI^e siècle :

En 1570, en Provence et dans le Languedoc, les arbres fruitiers furent totalement anéantis.

En 1607, à Paris, les troupeaux périrent dans les étables. La charge de cotrets (fagots de menu bois court) se vendait 1 fr. 75 cent.

En 1735, le thermomètre descend à 67 degrés dans la Tartarie chinoise.

En 1788, le thermomètre descend au dessous de 18° R.

En 1812, froids excessifs causant les désastres de l'armée française en Russie.

Depuis 1846 à nos jours, le degré maximum de froid a été

Pour 1846 de 15° centigr.,	le 14 décembre
1847	8 » 14 février
1848	17 » 29 janvier
1849	12 » 28 novembre
1850	12 » 4 février
1851	12 » 3 mars
1852	7 » 2 et 6 janvier
1853	12 » 5 mars
1854	15 » 22 février
1855	15 » 23 janvier

Pour 1856	14° centigr.,	3 février
1857	9 »	2, 8 et 9 février
1858	12 »	23 janvier
1859	17 »	21 décembre
1860	14 »	12 mars
1861	16 »	7 janvier
1862	12 »	8 »
1863	5 »	20 février
1864	12 »	12 février
1865	13 »	14 février
1866	5 »	1 ^{er} décembre
1867	15 »	18 janvier
1868	13 »	4 »
1869	15 »	14 décembre
1870	14 »	24, 25 décemb.
1871	21 »	8 décembre

On voit par ce qui précède que la température la plus froide des 27 années que nous venons de traverser s'est produite en 1859 par 17° C. et qu'elle était encore d'environ 4° C. inférieure à celle que nous avons eue le 8 décembre.

Le coq et les deux canards.

Après l'averse, deux canards,
Frans nasillards, frans grenouillards,
Peu soucieux du renom d'ange,
Clopinaient gaiment dans la fange
D'une rigole faite *ad hoc*...

« Sales gamins ! » pensait un coq.
Ainsi soit-il, mais le beau sire,
Ai-je besoin de vous le dire ?
S'était, lui coq, tout le premier
Perché sur un tas de fumier.

(H. BLANVALET.)

La livraison de *janvier* de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE ET REVUE SUISSE, paraissant à Lausanne, contient les articles suivants : I. Genève romantique. — André Verre, par M. Marc Monner. — II. Sermon sur le style, par M. Paul Stapfer. — III. Mon étoile. — I. Un jour de bise. Nouvelle, par Mlle Berthe Vadier. — IV. La Suisse au commencement de 1872, par M. Ed. Tallichet. — V. Un tableau de Paris sous le second empire. — VI. Chronique littéraire de Paris. — VII. Chronique italienne. — VIII. Chronique d'Allemagne. — BULLETIN LITTÉRAIRE ET BIBLIOGRAPHIQUE.

Bureau chez Georges Bridel, place de la Louve,
à Lausanne.

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.

CASINO-THÉÂTRE DE LAUSANNE

DIRECTION DE M. FERDINAND LEJEUNE

Dimanche 14 janvier 1872.

LE COURRIER DE LYON

OU L'ATTAQUE DE LA MALLE-POSTE

Drame en 5 actes et 6 tableaux.

LES DEUX SOURDS

Comédie en 1 acte du théâtre des Variétés.

On commencera à 7 heures 1/4.

Les personnes du dehors qui désirent retenir des places à l'avance sont priées de s'adresser (FRANCO) à W. Tarin, libraire.

LAUSANNE. — IMP. HOWARD-DELSILE.